

Les temples dans la Syrie à l'époque hellénistique et romaine

MICHEL GAWLIKOWSKI UNIVERSITE DE VARSOVIE

La seule description antique d'un temple syrien qui nous soit parvenue est due à Lucien de Samosate et date donc de l'époque antonine. Elle est d'autant plus précieuse que le temple lui-même, qui se dressait à Hiérapolis (en araméen Mabbūg [Menbij], au nord-est d'Alep, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de l'Euphrate), n'a pas survécu même à l'état de ruine. Le sanctuaire, consacré à Atargatis, dite aussi Déesse Syrienne, et à son consort Hadad, remontait au moins à l'époque achéménide, mais d'après la tradition consignée par notre auteur, il a été entièrement reconstruit au début de l'époque hellénistique par Stratonice, femme de Séleucos Nicator. Cependant, l'état décrit doit être en réalité plus récent.

« Le temple regarde le soleil levant. Sa forme et sa structure rappellent celles des temples construits en Ionie. Une large assise, haute de deux brasses (*environ 3 m*), l'exhausse de la terre, et c'est sur cette assise que le temple est posé. On y accède par une montée en pierre, qui n'est pas très large. Dès que l'on est monté, c'est une grande merveille qu'offre le *pronaos*, car il est orné de portes d'or. L'intérieur du temple resplendit d'une profusion d'or et le plafond aussi est tout doré ... A l'intérieur, le temple n'est pas simple, mais on y a disposé une autre chapelle. On y accède par une petite montée. Elle n'est point ornée de portes, mais elle est de face entièrement ouverte. Tous les visiteurs peuvent entrer dans le grand temple, mais les prêtres seuls ont accès dans la chapelle, et encore pas tous les prêtres, mais ceux-là seuls qui sont les plus voisins des dieux et auxquels incombe tout le service du temple. Dans cette chapelle sont placées des statues : l'une, d'Héra, l'autre, qui est de Zeus, mais auquel ils donnent un autre nom. Toutes deux sont en or et toutes deux assises ... »¹.

Le temple était donc dressé sur un podium, avec un escalier en front, ce qui suffit déjà à le placer à l'époque romaine. Puisque le portail, sans doute en bronze doré, ne se voyait qu'une fois l'escalier parcouru, l'édifice devait être entouré d'une colonnade ou précédé d'un prostyle, d'ordre ionique d'après le texte.

La chapelle intérieure porte ici le nom rare de *thalamos*, qui désigne en propre une chambre, réduit intime de la maison². Ce terme frappe de prime abord comme mal approprié à l'installation que nous décrit Lucien, une plate-forme entièrement ouverte de front ; son choix indique donc la fonction réservée à cette partie du temple, celle de la demeure du couple divin. Employé sans doute par une recherche d'archaïsme, le nom de *thalamos* présente néanmoins l'avantage de distinguer la chapelle syrienne, isolée de la nef mais accessible aux regards, de l'adyton grec toujours soigneusement fermé. C'est à ce titre qu'il a été emprunté par H. SEYRIG

1. *La Déesse Syrienne* 29 – 31, trad. M. MEUNIER.

2. Pour le *thalamos* en Syrie cf. A. ALT, *PjB* 35, 1939, p. 83 – 99 (= *Kleine Schriften* II, p. 100 – 116); E. WILL, *Etudes d'archéologie classique* 2, 1959, p. 136 – 145. – Je suis redevable à M. PIETRZYKOWSKI (Varsovie) qui prépare une thèse sur le *thalamos* syrien, pour certaines conclusions dont j'ai pu tenir compte ici ; je tiens à le remercier de me les avoir communiquées.

pour désigner les deux chapelles du temple de Bel à Palmyre, même si rien ne permet d'affirmer que ce soit conforme à l'usage antique.

On serait tenté de se représenter le *thalamos* d'Hiéropolis comme celui du temple de Bacchus à Ba'albek, muni de colonnes et d'une couverture indépendante qui abriterait les statues de culte. Cependant, les images des dieux d'Hiéropolis qui nous sont parvenues ne présentent rien qui puisse être interprété dans ce sens. Elles nous montrent deux statues assises, Hadad entre des taureaux et Atargatis entre des lions, avec au milieu l'enseigne portable munie de médaillons à bustes de divinités, un *séméion* pareil à ceux que les fouilles de Hatra nous ont rendus familiers. La plate-forme n'était pas nécessairement distinguée à l'intérieur du temple autrement que par son exhaussement ; Lucien aurait probablement signalé un dispositif architectural s'il avait existé.

La cella d'Hiéropolis comportait par ailleurs d'autres sculptures, celles-ci au-devant du *thalamos* : le trône vide du Soleil, la statue d'Apollon barbu qui rendait des oracles au cours des processions où elle était portée (une reproduction de cette idole a été reconnue dans une statue de Hatra, identifiée d'abord improprement comme celle du dieu Assur-bel), enfin des statues désignées par des noms de la mythologie grecque.

C'est l'archéologie seule qui peut nous renseigner sur d'autres temples de la Syrie. D'habitude, sinon toujours, ils se situaient dans un ensemble plus vaste qui comprenait au moins une cour et souvent des monuments accessoires. La disposition du *téménos* syrien traitée au chapitre précédent, c'est la *cella*, ou le temple proprement dit, qui va nous occuper ici. Il convient de dire d'emblée que la *cella* présente, dans la plupart des cas, un monument conforme extérieurement, dans ses grandes lignes, au type classique gréco-romain. Souvent aussi, elle est implantée tardivement au milieu d'un sanctuaire préexistant. Il ne faut pas en conclure que sa présence fût imposée seulement par un souci d'imitation ou des considérations de prestige. La *cella* du type classique remplace en effet un lieu de culte plus ancien. Ce monument traditionnel survit, matériellement ou en souvenir, dans le *thalamos*, cette chapelle intérieure qui de toute évidence constitue la partie essentielle de tout sanctuaire syrien. Bien entendu, le *thalamos* n'est pas toujours conservé, mais en aucun cas il n'est possible d'affirmer qu'il faisait défaut.

A la suite de A. ALT, E. WILL a distingué trois types principaux du *thalamos* syrien : chambre, édicule et abside. L'origine du premier fut cherchée par ALT en Assyrie, où en effet des chapelles intérieures apparaissent fréquemment ; elles y sont d'habitude placées à droite ou à gauche de l'entrée, selon le schéma dit à axe brisé, ce qui, à l'époque qui nous intéresse, est aussi exceptionnellement le cas du temple de Bel à Palmyre, pris par les deux auteurs comme monument de référence. Le type à abside, considéré comme spécifiquement hauranais, est expliqué à son tour par E. WILL comme un développement du *thalamos*-chambre. En effet, dans les deux cas, le fond de la cella est tripartite avec, au milieu, le *thalamos* propre de forme rectangulaire ou demi-circulaire, flanqué des pièces d'angle qui peuvent contenir des escaliers. Le fond du temple représente donc une large baie plus ou moins surélevée au milieu d'un mur, percé parfois d'ouvertures latérales et muni d'un décor architectural.

Ces deux types de *thalamos* se distinguent ainsi nettement de la plate-forme tout en largeur qui portait un édicule à colonnes supportant un toit intérieur, telle que nous la voyons dans les temples du Liban, en particulier celui de Bacchus à Ba'albek et ceux de Niḥā ; cet édicule ouvert abritant le baldaquin de la statue de culte n'est pas attesté en dehors de la Beqā' et de la montagne libanaise, où sa propagation est suffisamment expliquée par le rayonnement du sanctuaire héliopolitain. D'ailleurs, plusieurs temples au sud de la Beqā' présentent un *thalamos*-chambre précédé d'une colonnade (Nabi Šafā, Deir al-Ashair, ainsi que Majdal 'Anjar où les colonnes sont engagées dans le mur de front du *thalamos*) ; les deux solutions sont donc indépendantes et peuvent être complémentaires, comme E. WILL l'a déjà remarqué. Celle de l'édicule-baldaquin paraît spécifiquement rattachée à Ba'albek, quelle que soit son origine plus lointaine, ce qui nous dispense de nous occuper ici plus en détail de ce type particulier.

La théorie de l'origine assyrienne du *thalamos*-chambre, avancée en premier lieu par A. ALT, résiste mal à

l'épreuve des faits. Elle repose, essentiellement, sur le rapprochement entre certains édifices culturels assyriens et le temple de Bel à Palmyre, qui présente comme eux un plan à axe brisé (ses deux chapelles étant situées sur les petits côtés). Or, ce monument est à cet égard unique en Syrie : le *thalamos* fait face à la porte dans tous les autres temples syriens de l'époque qui l'ont conservé. Qui plus est, le *thalamos* syrien présente toujours une façade qui lui donne la forme d'un bâtiment imbriqué dans la *cella*, et pas simplement celle d'une pièce annexe ; dans certains cas, il est même possible de constater qu'il remplace un monument indépendant préexistant. Ce lieu de culte traditionnel se trouve ainsi englobé dans une *cella* d'allure classique, conforme au goût de l'époque, qui lui sert d'écrin. Au lieu donc de chercher ailleurs ses antécédents lointains, il convient plutôt d'examiner les monuments de la Syrie même, susceptibles d'avoir conservé les formes d'architecture antérieures à cet engouement classique.

Ces monuments tendent à se regrouper d'une part dans la Palmyrène et jusqu'à Doura, d'autre part dans le Ḥawrān et à travers le domaine nabatéen. On entrevoit ainsi la part importante, décisive peut-être, qui revient aux traditions des anciennes populations arabes établies de bonne heure dans ces régions.

Les fouilles de Doura-Europos nous ont rendu une douzaine de sanctuaires qui s'y sont maintenus, malgré de nombreuses réfections, à travers plusieurs siècles de l'existence de cette ville de l'Euphrate³. Toujours de plan irrégulier, ils présentent néanmoins une remarquable unité de conception qui correspond, comme les fouilles de Hatra et celles de la Palmyrène l'ont amplement démontré, au type de temple courant dans le désert syro-mésopotamien. Leur architecture n'a presque rien à voir de prime abord avec celle de la Syrie occidentale : aucune *cella* de type classique n'a été retrouvée à Doura, où juste quelques colonnes et des détails du décor permettent d'apprécier l'influence, ou plutôt la persistance de la tradition hellénistique. Cependant, si l'on se reporte par exemple au sanctuaire de Baalshamīn à Palmyre (voir plus loin), on retrouve les mêmes principes du plan : l'implantation qui s'adapte à l'environnement urbain, des cours qui accueillent sur leur pourtour des pièces subsidiaires, enfin une chapelle modeste qui, à Palmyre, a été remplacée par la *cella* actuelle. En effet, au départ de l'évolution des sanctuaires syriens, il est souvent possible d'identifier, ou au moins de deviner, une chapelle intégrée dans le téménos, avant que l'insertion de la *cella* ne modifie profondément l'économie de ces ensembles. Tout en tenant compte, donc, des particularités apparentes de Doura, on se gardera de séparer radicalement les sanctuaires de cette ville de ceux du reste de la Syrie. Doura préserve, grâce à sa position excentrique et ses rapports suivis avec l'Est, un état plus proche des débuts de cette architecture syrienne, état qui n'a pas été obscurci par les effets de l'hellénisation profonde, sensible dans le reste du pays à l'époque romaine.

On se reportera au chapitre précédent pour les installations secondaires, telles qu'autels, salles de banquets ou de réunion, nombreuses dans les sanctuaires de Doura ; ce ne sont que les chapelles de culte, au demeurant faciles à reconnaître, qui vont nous occuper ici. Encastrées parfois au milieu des dépendances, parfois isolées au milieu d'une cour ou contre le mur de clôture, elles gardent cependant la même disposition générale. Elles sont souvent précédées d'une pièce barlongue dont la porte, au milieu de la façade, est parfois mise en évidence par un porche distyle. Ce vestibule donne accès, à son tour, à la chapelle proprement dite, s'ouvrant sur l'axe de la porte ; elle peut être plus étroite et présenter dans ce cas une seule niche au fond, ou bien aussi large que le vestibule, comprenant alors trois niches alignées. En règle générale, la dévotion s'adressait, dans chaque sanctuaire, à plusieurs divinités associées, quel que soit le nom divin retenu par les fouilleurs d'après les inscriptions conservées. Très souvent, l'image de culte était constituée par un bas-relief, ou même une fresque, alors que les statues étaient rares.

Ainsi, le temple dit de la nécropole, situé en dehors du rempart et fondé en 33 av. J.-C. par deux Palmyréniens pour les dieux Bel et Yarhibôl, contient au fond de sa cour une petite chambre carrée avec une

3. F. CUMONT, *Fouilles de Doura-Europos*, Paris 1926 (pour le temple « des dieux palmyréniens ») ; P. V. C. BAUR, M. I. ROSTOVITZEFF et al., *Excavations at Dura-Europos, Preliminary Reports I-VII/VIII*, NewHaven 1929 - 1939.

niche de même forme face à l'entrée. Une cour adjacente était pourvue d'une autre niche, également carrée, qui formait une saillie sur le mur extérieur. On retrouve de nombreux exemples de ce dispositif dans la steppe palmyrénienne aux II^e et III^e s.

Le sanctuaire d'Artémis (fig. 61), reconstruit entièrement dans les années trente du I^{er} s. av. J.-C. et élargi par la suite, renfermait dans sa cour un corps de bâtiment isolé des salles de banquets disposées tout autour ; cet édifice présente trois niches alignées dans une pièce barlongue précédée d'un vestibule également allongé et muni en façade, d'une façon asymétrique, d'une chapelle en forme d'exèdre. Le sanctuaire était consacré à Artémis et Apollon, considérés comme fondateurs de la dynastie séleucide, mais la déesse y était aussi connue sous le nom babylonien de Nanaïa. Artémis était encore vénérée à Doura dans un autre temple, où son nom local était Azzanathkona, mais que les soldats de la garnison romaine du II^e s. ont identifiée à Minerve. Là encore, il y a deux chapelles indépendantes, barlongues et précédées chacune d'un vestibule ; l'une d'elles au moins est datée au début du I^{er} s., grâce à une inscription de 12 ap. J.-C. Tout pareil dans sa conception était encore le *naos* du sanctuaire d'Atargatis (fig. 61), dont le vestibule possède des gradins de part et d'autre du passage vers les trois niches au fond. Un bas-relief y fut trouvé, représentant la déesse et son consort Hadad tels qu'ils trônaient dans leur grand temple d'Hiéropolis, selon la description de Lucien.

Plus simple était le petit temple de Zeus Kyrios (fig. 62), constitué primitivement d'un enclos appuyé contre le rempart de la ville, avec un bas-relief muré dans la paroi et un autel adossé (datés de 31 et 28/29 ap. J.-C.). Le temple dit des dieux palmyréniens, dans un angle de la même enceinte, consistait au début (vers 50 ap. J.-C.) en une chapelle plus large que profonde, avec par-devant une cour entourée de quelques dépendances. Le vestibule du *naos*, ainsi que de nombreuses pièces entourant la cour furent ajoutés ultérieurement. Au III^e s., le *naos* reçut en son milieu un édicule demi-circulaire, destiné à l'image de culte. Le temple était dédié à Zeus qui n'avait rien de spécifiquement palmyrénien, mais les fresques tardives y présentent des images de dieux militaires devant lesquels sacrifient les soldats d'une unité palmyrénienne. Un autre angle de l'enceinte accueillit le sanctuaire d'Aphlad, dieu de la ville de 'Ana sur l'Euphrate en aval de Doura. L'image en bas-relief de ce dieu guerrier occupait le fond d'une chapelle barlongue isolée, construite en 54 ap. J.-C. ; une autre chapelle, avec son vestibule, fut ajoutée plus tard.

Le temple de Zeus Theos, construit vers 114, comprenait également un *naos* au fond de la cour ; la pièce toute en largeur et munie d'un vestibule portait sur son mur de fond une image peinte du dieu en costume militaire, debout à côté de son char et couronné par deux Victoires, alors que des scènes de sacrifices étaient représentées sur les petits côtés (fig. 71). La chapelle contenait un socle qui n'aurait pu porter de statue sans cacher le personnage principal de la fresque, une table d'offrandes et un autel ; sur un côté, courait une banquette.

Le sanctuaire de Zeus Megistos, tout aussi irrégulier que les autres, comprenait, dans son dernier état de 169, non moins de trois chapelles, alors que celui d'Adonis et d'Atargatis, daté de 152, comptait une bonne cinquantaine de pièces dont plusieurs chapelles successivement rajoutées, conformes au plan général que nous avons décrit.

Finalement, le sanctuaire de Gaddé (les Fortunes) de Doura et de Palmyre se divisait en deux parties distinctes, chacune avec sa propre cour et son propre *naos* (fig. 62). La plus ancienne, datable vers 150, comprenait une chapelle plus profonde que d'habitude, avec trois niches qui abritaient les bas-reliefs des deux Fortunes et celui de Malakbel solaire, offerts par un prêtre palmyrénien ; on y pénétrait par un vestibule barlong couvert des fresques. De même, l'autre chapelle contenait plusieurs niches destinées à des stèles sculptées.

Grâce aux recherches de D. SCHLUMBERGER dans la région au nord-ouest de Palmyre, nous connaissons une vingtaine de petits sanctuaires du désert syrien⁴. Ce sont d'habitude des bâtiments quadrilatères assez

4. D. SCHLUMBERGER, *La Palmyrène de Nord-Ouest*, Paris 1951.



Fig. 71. Temple de Zeus Theos, peinture de la mur du fond (d'après Dura Prel. Rep. VII/VIII, p. 197)

irréguliers et de dimensions exiguës, avec un socle en face de l'entrée, destiné à recevoir un bas-relief religieux. Parfois isolées, parfois doublées d'une salle de banquet plus grande, ces modestes chapelles servaient au culte des divinités, surtout d'origine arabe, vénérées par la population récemment sédentarisée qui gravitait autour de Palmyre aux II^e et III^e s. Parmi vingt-deux lieux de culte explorés, il n'y a qu'un seul sanctuaire plus développé, celui d'Abgal à Khirbet Semrîn, fondé en 195 (fig. 63). Le *naos* en est formé par une pièce installée au-devant d'une petite grotte ; il contient un socle ayant supporté un bas-relief. Le toit en terrasse était couronné de merlons. Au-devant, une cour irrégulière est entourée de plusieurs pièces subsidiaires, notamment des salles de banquets. Au milieu de cette cour, un tout petit édicule jouait le rôle d'une autre chapelle.

Le petit temple d'Allat à Khirbet eṣ-Ṣāneh, plus loin dans le désert au nord-ouest de Palmyre, était encore fait de deux pièces rectangulaires juxtaposées⁵. Il y a tout lieu de croire que tout le désert syrien, c'est-à-dire la zone en dehors des villes et des villages plus au moins hellénisés, était parsemé des temples de ce genre, dépourvus de prétention architecturale, dédiés par une population nomade ou sédentarisée de fraîche date. A Doura, la version citadine de la même tradition montre une préférence marquée pour la forme barlongue ; on

5. H. SEYRIG et G. PLOIX DE ROTROU, *Syria* 14, 1933, p. 12 - 19.

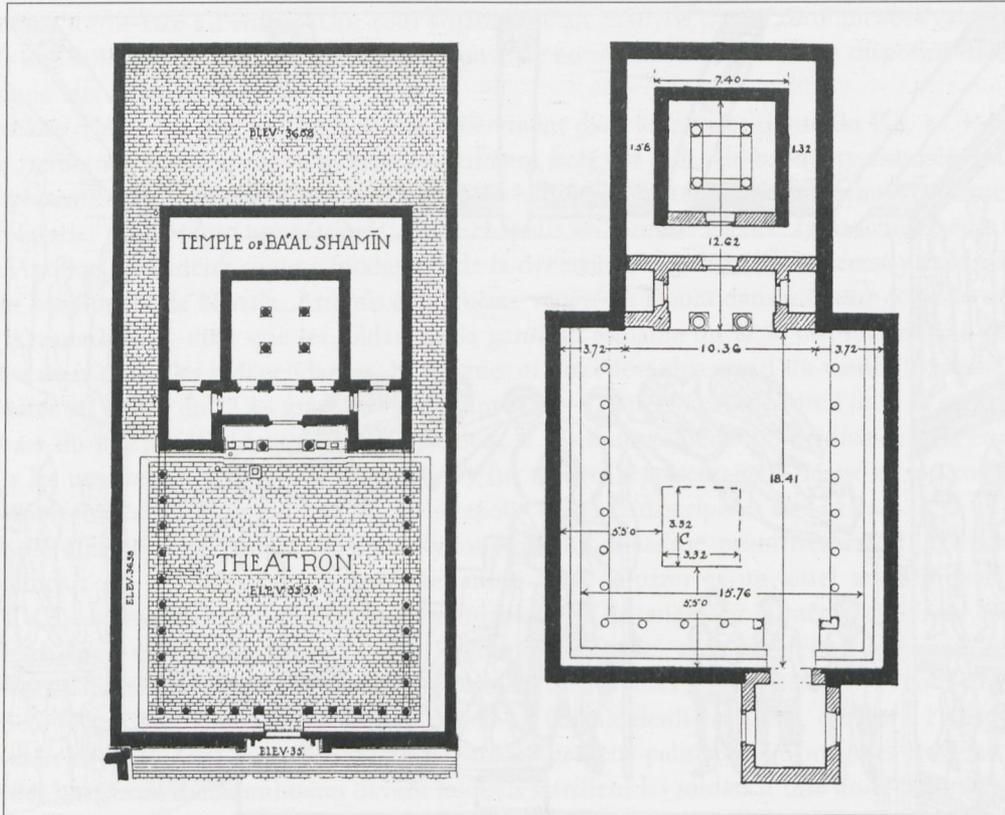


Fig. 72. a : Si^r, temple de Baalshamîn (d'après BUTLER). – b : Saḥr (d'après BUTLER).

se gardera d'y voir nécessairement un trait mésopotamien, dans la mesure où l'on retrouve la même forme, englobée il est vrai dans des édifices d'aspect classique comme une chapelle intérieure, dans les temples du Massif Calcaire. Il n'y a sans doute pas plus de rapport avec le *bit bilani* du II^e et I^{er} millénaires, qui, d'Emar à Tell Ḥalaf, affecte pourtant un plan analogue.

Une autre tradition locale est représentée par plusieurs sanctuaires du Ḥawrān et du Lejā, qui se distinguent nettement par leur agencement particulier, indépendant des modèles hellénistiques malgré les emprunts du répertoire décoratif, interprétés d'ailleurs dans le style propre à cette région. Le plus important, celui de Si^r, est en même temps le plus ancien connu de la Syrie du Sud.

La disposition du téménos de Si^r (fig. 72, a), composé d'une cour à portiques devant le temple principal et de deux avant-cours, ayant été traitée ailleurs dans ce volume, ce sont les cellas du sanctuaire qui retiendront ici notre attention : celle de Baalshamîn, au fond de la cour à portiques, et celle, plus petite, en bordure de la cour mitoyenne (attribué sans raison valable à Dusharâ ; au voisinage de ce temple a été trouvé, en revanche, la statue de Seeia, déesse tutélaire de l'endroit). Un troisième temple, donnant sur la première cour du sanctuaire, était plus récent et présentait un plan différent.

Il ne reste que quelques éléments de ces monuments systématiquement démontés à la fin de l'occupation

ottomane. La documentation disponible remonte donc au siècle dernier⁶ et au tout début du XX^e⁷ ; l'état des lieux et les moyens des chercheurs ne permettaient alors que des relevés sommaires. Les fouilles récentes de la Mission française ont permis de préciser certains points.

Le temple de Baalshamîn est constitué par une chambre à peu près carrée, de 7 à 8 m de côté, avec quatre colonnes disposées en carré au milieu. Cette chambre était entourée d'un enclos carré, avec une façade à deux colonnes au-devant de l'entrée. Ce temple présentait en façade deux tours qui flanquaient le porche d'entrée et touchaient aux angles antérieurs de la chambre ; des portes assuraient néanmoins la circulation à travers le rez-de-chaussée de ces tours et le vestibule transversal.

La restitution graphique de BUTLER⁸, qui me paraît probable, admet un étage à pilastres pour les tours et un fronton triangulaire au-dessus du porche distyle. Le décor figuré comportait des bustes surmontant les chapiteaux de l'ordre inférieur, des protomes de lions et des aigles, perchés comme acrotères ou éployés sur la frise. Le porche abritait des statues honorifiques, notamment celles de deux constructeurs du sanctuaire. Le petit temple, à peu près contemporain, n'avait pas de tours. Le fronton de sa façade comportait un arc dit syrien surmontant les colonnes. La statue de Secia pouvait se dresser dans ce porche.

La cour du temple et celle qui la précède ont été implantées par Malîkat fils de Aushû, entre 33 et 1 av. J.-C. Ce personnage était probablement un neveu de Malîkat fils de Mo'airû, qui construisit le temple proprement dit, sans doute un peu plus tôt.

Du point de vue de la typologie architecturale, les deux façades forment des propylées qui introduisent dans un espace clos entourant ou flanquant la chambre de culte, accessible par un vestibule. Il n'y a pas moyen de savoir si le passage autour de la chambre était couvert, ni si celle-ci comportait un étage. L'hypothèse d'un orifice dans le toit, délimité par les colonnes intérieures à la manière de l'*atrium* romain, paraît improbable ; des fenêtres au-dessus de la couverture éventuelle du couloir étaient faciles à aménager et de loin préférables, dans un temple, à une courette centrale. L'objet de culte, statue ou bétyle, pouvait prendre place soit au fond, soit au milieu.

Les traits essentiels du temple se réduisent ainsi à une chambre carrée entourée d'un couloir de protection. Le tétrastyle serait plutôt une solution d'ordre technique pour assurer la couverture d'une pièce de dimensions importantes. Ce type d'édifice ne doit évidemment à l'inspiration hellénistique que ses traits secondaires : les propylées, les colonnes et les éléments de l'ordre. Il représente donc la tradition indigène la plus ancienne qui nous soit connue.

Après les fouilles récentes, le deuxième temple de Si', bâtiment oblong dans lequel une cella carrée, qui s'ouvre dans un vestibule, est flanquée de deux chambres ou réduits, ne peut plus être rangée dans la même catégorie mais se rapproche d'un plan connu en Nabatène (Qaṣr al-Bint à Petra). Le plan carré semble douteux aussi pour le temple de Saḥr (fig. 72), dans le Lejā. Le temple de Sūr, carré, se distingue par l'absence de couloir de protection. Sa forme est rectangulaire, plus proche donc du plan d'un temple classique, mais il garde toujours les supports intérieurs disposés en carré. La façade présente des niches à rinceau de vigne de part et d'autre de la porte (ce décor paraît dater le temple vers la fin du I^{er} s. ap. J.-C.). Enfin, un petit sanctuaire à Manāra Henū⁹, en bordure de la voie romaine qui traversait le Lejā, est une chapelle carrée de 4 m de côté environ, sans supports intérieurs, implantée au milieu d'un enclos rectangulaire beaucoup plus large. L'ensemble comportait deux niches à conque et des sculptures, malheureusement non localisées, ainsi que des inscriptions fragmentaires émanant d'officiers romains et datées des années 161 – 175 ; l'une d'elles mentionnait un *xoanon*, c'est-à-dire une statue de culte.

6. M. DE VOGÜÉ, *Syrie centrale, architecture civile et religieuse* I, Paris 1865 – 1877, p. 39 – 45 (pour Si', Suweidā', Mismiyyeh).

7. H.C. BUTLER, *PAAES IIA6 : Architecture and Other Arts*, Leyde 1916.

8. *PAAES IIA6*, fig. 325.

9. M. DUNAND, *Mémoires présentés par divers savants à l'AIBL*, XIII, 2, 1930, p. 536 – 540.

On a voulu voir un rapport entre les temples carrés de la Syrie du Sud et certains monuments sacrés de l'Iran¹⁰ ; les ressemblances sont en effet frappantes de prime abord, mais la difficulté d'admettre une influence achéménide me paraît insurmontable. Le plan de l'*ayadana* de Suse ou celui du temple de Kuh-i Khwaja comporte bien les mêmes éléments que les temples de Si', avec sa *cella* à quatre colonnes entourée d'un couloir, schéma repris plus tard avec la couverture en voûte qui se passait de supports intérieurs, comme par exemple à Ḥatra, mais le cheminement vers le Ḥawrān de cette forme architectonique, ainsi que la justification religieuse d'un tel emprunt, restent entièrement à démontrer.

D'ailleurs, les temples du Ḥawrān sont moins isolés qu'on ne le pense dans leur environnement propre. Un petit temple carré à tétrastyle intérieur, inédit, existe à Pétra ; des sanctuaires nabatéens présentent parfois au milieu un édicule plein, ainsi à Khirbet Tannūr¹¹, ou une plate-forme comme dans un temple carré récemment fouillé à Pétra¹². A Ḥoṣn Ṣfireh, au Liban, un enclos renfermait un socle carré entouré de colonnettes, peut-être à ciel ouvert ; ce monument, sans doute du I^{er}s., a été englobé dans le remblai d'un temple de plan classique. D'autres édicules du même type subsistent dans la montagne libanaise, notamment à Qal'at Faqra, Mashnaqah et Ḥoṣn Niḥā, ainsi que dans le téménos du temple de Nābū à Palmyre.

En résumé, un édicule plein de forme carrée, qui pouvait recevoir dans des niches les images de culte, semble céder la place dans la Syrie du Sud à une petite *cella* également carrée ; l'un et l'autre étaient souvent protégés par un enclos. Ce type de monument, qui n'est pas sans rappeler les *naïskoi* phéniciens, se rencontre cependant dans les régions où les tribus arabes se sont établies au cours de la période hellénistique : la Nabatène, le Ḥawrān, le Beqā' et la Palmyrène.

Un autre temple hauranais, de peu postérieur au sanctuaire de Si', est déjà plus conforme aux modèles gréco-romains. C'est celui de Suweidā', dont il ne reste plus rien sauf les documents, malheureusement contradictoires, établis par M. DE VOGÜÉ et H. C. BUTLER¹³. La *cella* rectangulaire était un périptère avec des pilastres correspondant aux colonnes ; on fera confiance aux mesures prises par BUTLER, partiellement confirmées par ses photos, pour retenir que la *péristasis* comportait six colonnes de face et sept en arrière, alors que les longs côtés en présentaient huit, si l'on compte deux fois celles des angles. BUTLER n'a plus pu voir la colonnade intérieure, que M. DE VOGÜÉ avait relevée, composée de six colonnes sur trois. Ce portique paraît avoir eu la même fonction tectonique que les tétrastyles de Si' et du Lejā. Nous ne savons pas si le temple renfermait une chapelle intérieure. En façade, la porte était flanquée de deux niches encadrées de rinceaux de vigne et surmontées de frontons.

Le trait dominant de cette architecture est l'importance donnée à l'entrée : un porche en largeur, comme à Si', ou une porte flanquée de niches. C'est sur ces façades que s'étalait le décor figuré, comme nous le voyons à Si' : aigles célestes de Baalshamīn, lions d'Atargatis ou d'Allat, bustes à corne d'abondance sur les chapiteaux, buste radié du Soleil sur la porte de la cour à gradins, qui répète le décor des propylées du temple principal. Cette imagerie, qui trouve ses correspondants à Khirbet Tannūr et aussi à Palmyre, traduisait les caractères de la divinité en l'entourant ainsi de divinités secondaires et de symboles cosmiques. Les niches latérales, que nous voyons à Suweidā', mais aussi dans le monument incomplet fouillé récemment au pied de la colline de Si', abritaient sans doute des images enrichissant le programme iconographique conçu pour l'ensemble. Ces niches resteront un trait constant des temples du Ḥawrān en pleine époque romaine.

10. Cf. K. SCHIPPMANN, *Die iranischen Feuerheiligtümer*, Berlin/New York 1971, p. 266 – 274.

11. N. GLUECK, *Deities and Dolphins*, New York 1965.

12. PH. C. HAMMOND, *ADAJ* 22, 1977/78, p. 81 – 101.

13. M. DE VOGÜÉ, *op. cit.* p. 39 pl. 4 ; H. C. BUTLER, *PAAES* IIA6, p. 327 – 334.

Le hasard ne nous a conservé aucune date pour les temples du I^{er} s. ap.J.-C., mais l'analyse du décor permet de situer à cette époque, en plus d'édifices déjà signalés, ceux de Sleim¹⁴, de Mushennef¹⁵, et d'autres encore. Plus récents sont les temples à 'Atil (151) et à Ḥebrān (155). Ces temples d'époque impériale se conforment extérieurement au type romain : ils sont munis d'un porche *in antis* ou d'un prostyle, rarement d'une *péristasis* ; leurs murs sont articulés par des pilastres ; le décor devient plus proche des modèles communs à tout l'Empire, tout en conservant des particularités locales. On remarquera notamment les niches ménagées régulièrement de part et d'autre de l'entrée, avec leur encadrement à rinceau de vigne.

Le problème de la couverture est désormais résolu grâce aux arcs transversaux dans la *cella*, appuyés aux murs et supportant la toiture ; ce système est employé couramment dans le Ḥawrān à partir de cette époque du moins. L'un de deux temples jumeaux de 'Atil conserve un tel arc en entier : il était conçu pour supporter un toit à double pente mais sans comble. Ailleurs, le toit était plutôt à plat, comme cela a été prouvé par R. AMY pour le temple de Sleim. En effet, le chapiteau d'un pilastre nain, conservé à l'un des angles de cet édifice au-dessus du fronton, ne saurait être interprété autrement que comme l'ornement d'angle d'une terrasse. La restitution des tours d'angle sur cette terrasse est justifiée par les deux cages d'escaliers carrées contenues dans les antes. Une terrasse est aussi suggérée par des particularités du temple de Mushennef, mais là, aucune trace d'escalier ne subsiste ; il devait flanquer la porte, en arrière sur le *pronaos* et ses antes, qui sont seules conservées.

Un problème est posé par l'écartement considérable de l'entrecolonnement central sur la façade de ce dernier temple, ainsi que de ceux de Breikeh, de 'Atil et de Qanawāt. BUTLER a estimé que l'architrave rectiligne n'y convenait pas et a restitué dans tous ces édifices un arc architravé au-dessus de l'entrée. Des éléments correspondants sont parfois conservés : ainsi à Breikeh, 'Atil (temple ouest), Ṣanamein.

Le temple de Zeus à Qanawāt (fig. 73), qui se présentait extérieurement comme un prostyle tétrastyle sur un podium, avec un porche à deux colonnes entre les antes, était divisé à l'intérieur en trois nefs ; les colonnes pouvaient fort bien supporter un étage sur les bas-côtés, accessible par les escaliers contenus dans les antes. Cependant, la restitution, par R. AMY¹⁶, des tours de façade reposant par un angle sur une colonne du *pronaos* paraît difficile à admettre, et l'hypothèse d'une terrasse n'est pas dans ce cas nécessaire. La restitution d'une voûte pour la nef centrale, proposée par BUTLER et AMY, ne convainc pas ; on imaginera plutôt des arcs transversaux portant des dalles. Même ainsi, l'ensemble évoque d'une façon frappante les basiliques chrétiennes du IV^e s.

Ce temple abritait au fond de la nef une chambre rectangulaire surélevée qui était flanquée de deux petites pièces occupant les angles et correspondant aux bas-côtés. Ces pièces, dont la façade portait deux étages de niches, semblent n'avoir été accessibles que par la chapelle du milieu, si l'on se fie aux relevés nécessairement approximatifs de BUTLER. En d'autres cas, cependant, les pièces d'angle servaient à assurer la communication intérieure entre les différents niveaux de l'édifice, comme par exemple au temple d'Artémis à Jerash ou, pour une part, dans celui de Bel à Palmyre. Il en était sans doute ainsi dans l'autre temple de Qanawāt, le périptère corinthien en dehors de la ville, dressé sur des substructions voûtées comme le monument de Jerash, mais ses murs ne sont pas conservés.

Certaines autres temples du Ḥawrān présentent au fond une abside, considérée par E. WILL comme un type spécifiquement hauranais¹⁷. Nous la trouvons à Ṣanamein et dans un monument de Mismiyyeh dit « le prétoire ». La restitution d'une abside dans le temple de Sleim n'est pas certaine, le plan donné ne faisant que démarquer le dispositif de Ṣanamein.

14. R. AMY, *Syria* 27, 1950, p. 87 ss.

15. H. C. BUTLER, *PAAES* II, p. 346 – 351.

16. *Syria* 27, 1950, p. 94 – 95.

17. *Etudes d'Archéologie classique* 11, 1959, p. 138 – 139.

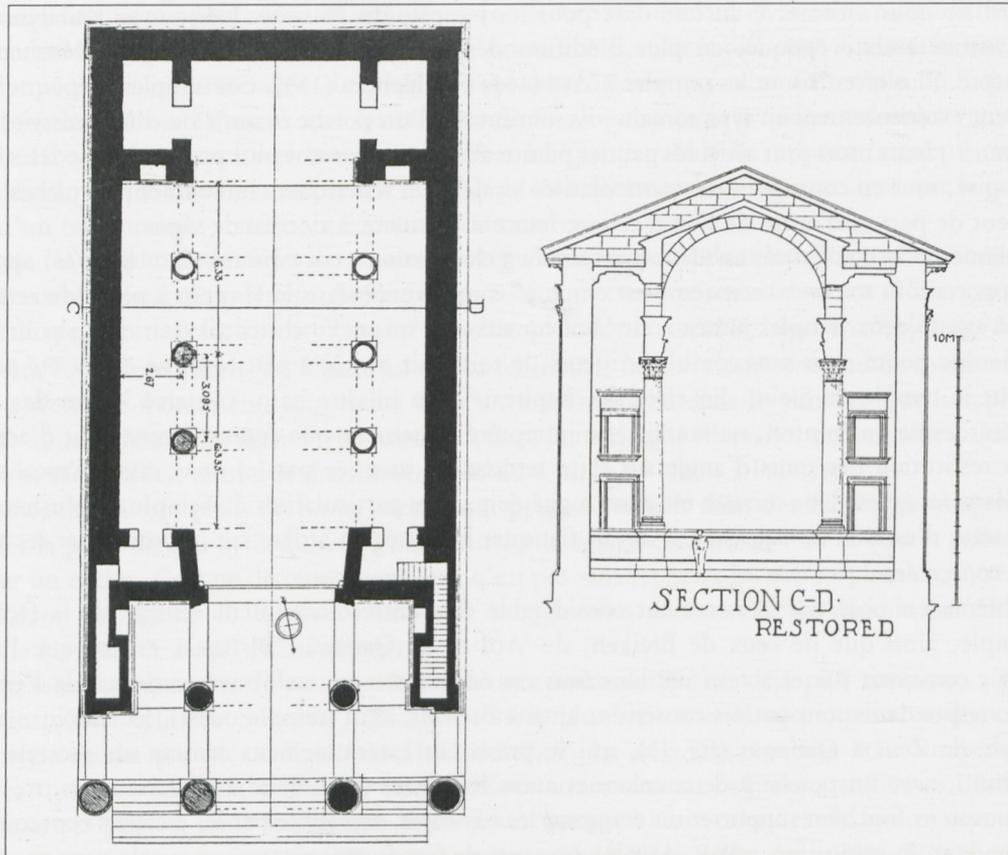


Fig. 73. Qanawāt, temple de Zeus (d'après BUTLER).

Le temple de Şanamein, dédié en 191, contenait dans une niche la statue dorée de Tyché. L'édifice est sensiblement carré, mais il était probablement précédé d'un portique prostyle (fig. 74). L'abside surélevée est flanquée des pièces d'angle sur deux étages, celles du bas accessibles de plain-pied à partir de la *cella*, alors que les pièces d'en haut communiquaient sans doute entre elles par-dessus l'abside, où se trouve une ouverture haut placée qui donne sur celle de droite. Ces pièces, qui pouvaient, d'après la restitution de R. AMY, supporter des tours, n'avaient pas nécessairement de rôle déterminé dans le culte. L'ensemble s'articule autour de la niche centrale, mise en valeur par des colonnes placées au-devant. D'autres colonnes sont engagées dans les murs latéraux de la *cella*, mais on n'en a pas retrouvé au milieu, ce qui laisse incertain le mode de couverture ; plutôt que d'admettre avec BUTLER une *cella* hypètre, R. AMY tient à imaginer des arcs reposant sur les colonnes existantes et sur d'autres qu'il restitue au milieu de la pièce. On notera que le temple possédait quatre lampadaires attestés par des inscriptions, ce qui indique plutôt un espace fermé.

L'hypothèse de R. AMY aurait rendu le temple de Şanamein tout pareil au « prétoire » de Mismiyyeh qui, lui aussi, comportait une abside entre deux pièces annexes. Ce monument a été construit par un officier romain, une trentaine d'années plus tôt, et il abritait toute une série des statues honorifiques des militaires. Malgré l'absence de toute inscription religieuse, il faut le considérer comme un temple, au même titre que l'édifice de Şanamein.

Le *thamos-abside*, on le voit, n'est attesté que dans deux monuments du II^e s. strictement analogues et

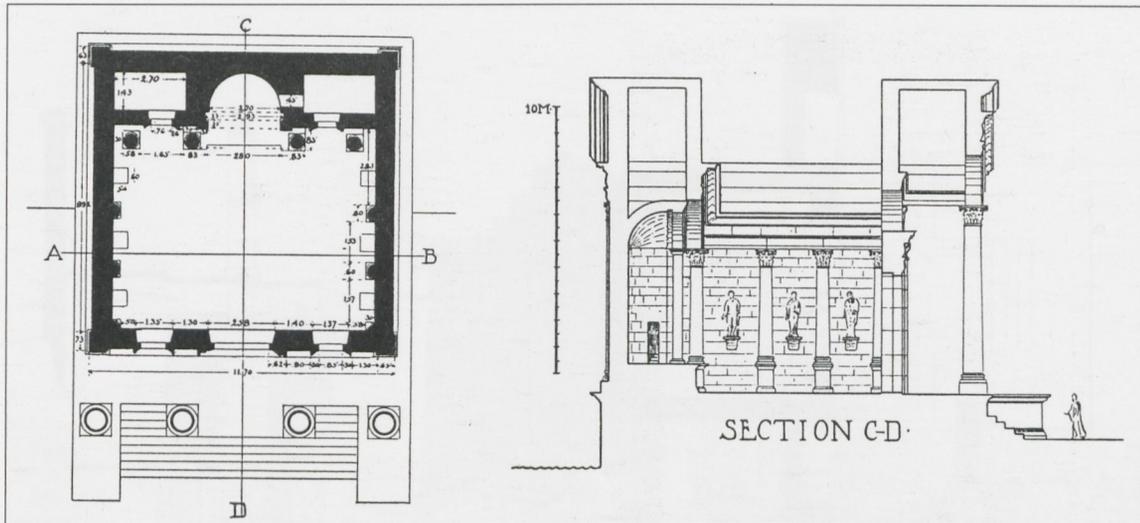


Fig. 74. Temple de Şanamein (d'après BUTLER).

qui pourraient avoir une affectation particulière. Il convient de préciser que la niche triconque de la basilique de Qanawāt a été rajoutée, d'après les recherches récentes, au cours du III^e s., à l'intérieur de ce bâtiment de fonction incertaine¹⁸. La fonction de l'abside, en tout cas, est évidente : elle abrite une statue, comme le faisaient de nombreuses niches sur les façades de divers monuments en Syrie et ailleurs. Il n'est pas certain que son emploi se réfère à une tradition propre à la région, plutôt qu'au mode d'exposition des statues courant à l'époque romaine.

Un monument plus récent et conçu à une autre échelle participe apparemment de cette fonction de reposoir des statues : c'est la prétendue « *kalybé* » de Şahbā¹⁹, où une imposante exèdre voûtée, flanquée de nombreuses niches et des pièces d'angle annexes s'ouvrait largement sur une estrade au fond d'une esplanade dallée. Ce monument ouvert paraît avoir été destiné à l'exposition des statues de Philippe l'Arabe et de sa famille, servant ainsi de haut-lieu du culte impérial dans la ville natale de l'empereur. Une autre construction, non loin de là, dite « temple hexastyle », lui ressemble de près : en arrière du portique d'entrée à six colonnes, une exèdre monumentale fermait un vaste espace nécessairement ouvert. Les deux monuments sont apparentés aux constructions absidales plus modestes décrites ci-dessus ; leurs dimensions mêmes ne permettaient pas de les enfermer à l'intérieur d'une *cella*. Ils relèvent tous les deux du type d'architecture gréco-romaine représenté par des nymphées, tout en étant dépourvus d'installations hydrauliques.

Le type du temple carré du I^{er} s. av. J.-C. pourrait en revanche se prolonger par des monuments hauranais qui portent à juste titre le nom de *kalybé*. Celui d'Umm az-Zeitūn, la « *kalybé sacrée* » d'après son inscription de fondation de 282, présente en effet une chambre carrée couverte en coupole et se passant donc de supports intérieurs ; en façade, des ailes ornées de niches donnaient de l'ampleur à cet ensemble dont la fonction exacte nous échappe, mais qui était néanmoins considéré comme une fondation religieuse de la communauté locale. Il existe un édifice tout pareil à Şhaqqā (fig. 75), alors qu'un autre, à Hayāt, possédait à l'étage des pièces latérales. Tous les trois étaient ornés de plusieurs statues reposant sur des consoles encastrées dans la façade. Cette façade tout en largeur et la pièce principale carrée permettent de rapprocher ces édifices de ceux de Si¹,

18. GH. AMER, P. SODINI et al., *Syria* 59, 1982, p. 257 – 280.

19. GH. AMER et M. GAWLIKOWSKI, *DaM* 2, 1985, p. 1 – 13.

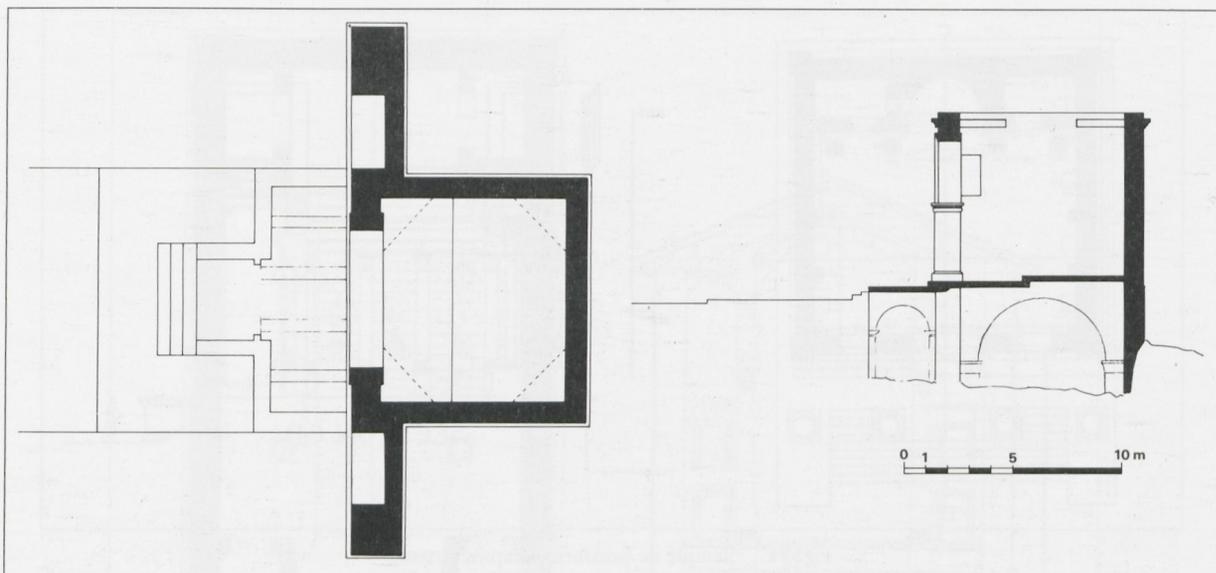


Fig. 75. *Kalybé* de Shaqqā (d'après DE VOGÜE)

Şūr et Sahr ; il n'y a plus, en revanche, de couloir de protection. En tout cas, ils n'ont rien de commun avec la grande exèdre de Shahbā.

Le nord-ouest de la Syrie, la partie la plus fertile et la plus densément peuplée, n'a conservé que peu de temples. Dans les grandes villes, restées importantes à l'époque byzantine, comme Damas, Antioche, Laodicée ou Apamée, les édifices païens ont disparu. Si le site du temple de Bel à Apamée, détruit en 384, n'est pas encore fouillé et peut réserver des surprises, l'espoir des découvertes à Antioche ou à Damas est très limité. Le grand sanctuaire de Zeus Damascène, le plus vaste que nous connaissons de la Syrie, remontait au moins à l'Age de Fer. Héritier de Hadad Rimmôn mentionné à plusieurs reprises dans la Bible, le dieu, accompagné de sa parèdre Atargatis, possédait à l'époque romaine un énorme *téménos* à deux enceintes l'une dans l'autre, l'enceinte intérieure correspondant actuellement à celle de la mosquée des Omayyades. La *cella*, cependant, se dressait au milieu, sous l'actuelle cour de la mosquée. Si la disposition du double *téménos* a pu être étudiée, rien ne subsiste du temple proprement dit, dont le dernier état devait remonter au II^e s. ap. J.-C.²⁰.

Ainsi, les seuls temples conservés dans cette partie du pays se trouvent à l'écart des grandes agglomérations, en particulier dans les sites isolés de la montagne. L'un des plus anciens est le temple de Qaşr Nimrūd, dans une haute vallée de l'Antiliban²¹. L'aménagement intérieur est méconnaissable sous les décombres, mais l'une des trois portes de la *cella* conserve une inscription de fondation de 56 ap. J.-C.(?). L'édifice fut entouré ultérieurement, mais encore au I^{er} s., d'une *péristasis* dorique. Selon la restitution disponible, la couverture était à plat.

20. R.DUSSAUD, *Syria* 3, 1922, p. 219 – 231 ; J. SAUVAGET, *Syria* 26, 1949, p. 315 – 326.

21. D. KRENCKER et W. ZSCHIEZSCHMANN, *Römische Tempel in Syrien*, Berlin-Leipzig 1938, p. 178 – 181, pl. 71 – 73.



Fig. 76. Le temple de Burj Bkirhā.

Le Massif Calcaire, au Nord, intensément développé par les Byzantins, n'a guère conservé que les ruines de trois sanctuaires établis sur les sommets autour de la plaine de Dānā. Tous les trois étaient consacrés au dieu suprême syrien dans ses avatars locaux à peine hellénisés²².

Le sanctuaire de Zeus Madbachos (Zeus-Autel) au Mont Coryphée (J. Sheikh Barakāt) est le plus ancien des trois : l'enceinte à portiques existait déjà à la fin du I^{er} s. ap.J.-C. et la cella, prostyle à quatre colonnes sur un podium, est sans doute de la même époque. Bien qu'elle ne soit conservée qu'en fondations, elle garde la trace d'une division intérieure qui délimitait une chambre barlongue au fond, avec une porte face à l'entrée principale. Cette pièce correspond évidemment au *thalamos* ; à la différence de ce que nous avons vu en Syrie du Sud, il était fermé et apparemment de plain-pied avec la partie avant du temple.

Le plan du temple de Zeus Bômos (Zeus-Autel, cette fois traduit en grec) à Burj Bākirhā (fig.) est presque identique, sauf pour les pilastres qui marquaient extérieurement les angles et le mur de refend du *thalamos*. Les colonnes du pronaos ont été dédiées en 162/163, deux ans après la porte de l'enceinte du *téménos* ; le sanctuaire tout entier semble donc d'une seule venue. Plus complexe était l'histoire du temple de Zeus de la Montagne-Bénie (Tourbarachos) à Srīr (fig. 77). Il y avait primitivement une *cella* presque carrée, dédiée en 116, à laquelle un pronaos fut ajouté en 150, avec deux colonnes corinthiennes *in antis*. Ce pronaos

22. O. CALLOT et J. MARCILLET-JAUBERT, Hauts-lieux de Syrie du Nord, dans : G. ROUX (éd.), *Temples et sanctuaires* (Lyon 1984), p. 185 – 202.

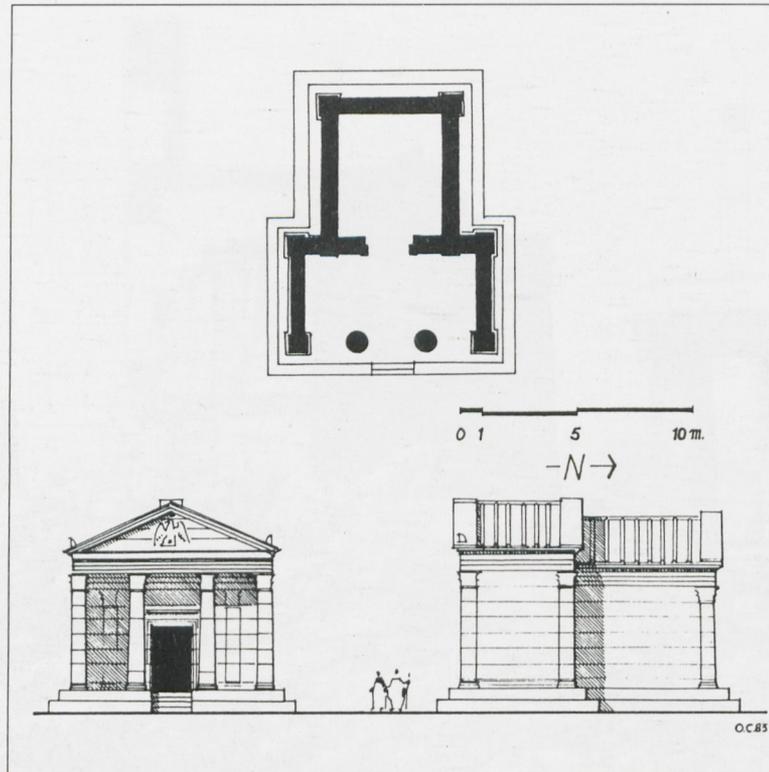


Fig. 77. Le temple de Srir

déborde largement sur les angles de la *cella*, pour donner au temple un aspect plus monumental en façade ; les pilastres d'angle, complets en arrière du pronaos, ne permettent pas de croire à l'intention d'une réfection ultérieure de la partie primitive de l'édifice.

Il n'y a pas grand chose à tirer des restes du temple à Qal'at Kalōta, incorporées dans une église (également dans le Massif Calcaire), ni même des murs bien conservés du temple d'Isriyyeh, dans le désert au nord-ouest de Palmyre, avec deux tours qui flanquaient la porte ; l'intérieur n'a pas été relevé. Les données, pour cette partie du pays, sont trop pauvres pour risquer des conclusions, même si les deux temples de Sheikh Barakāt et de Burj Bākīrḥā présentent un *thamos* sensiblement différent de ceux que nous avons rencontrés au Sud, à rapprocher peut-être des chapelles barlongues si fréquentes à Doura-Europos.

L'un des sanctuaires le plus imposants de la Syrie, malgré sa ruine avancée, se dresse à Ḥoṣn Soleimān, dans l'arrière-pays montagneux d'Arados (fig. 69). Un roi séleucide, sans doute au II^e s. av. J.-C., lui conféra la propriété d'un village, l'asylie et l'exemption d'impôts pour ses foires. Le haut-lieu était consacré à Zeus Baitokaikēs, une variante locale de Baalshamīn, nommé d'après le village (Bet-Kīkī, d'où la forme courante moderne Baetocaecé). Malgré cette ancienneté, les ruines elles-mêmes sont assez tardives : l'enceinte du *téménos* est du III^e s., tandis qu'un autel monumental dédié en 185/186 n'est pas nécessairement postérieur à la *cella* dans son dernier état²³. Ce temple représente un pseudo-périptère avec porche tétrastyle ionique, élevé

23. D. KRENCKER et W. ZSCHIEZSCHMANN, *op. cit.*, p. 79-87, 99-101, pl. 47-51.

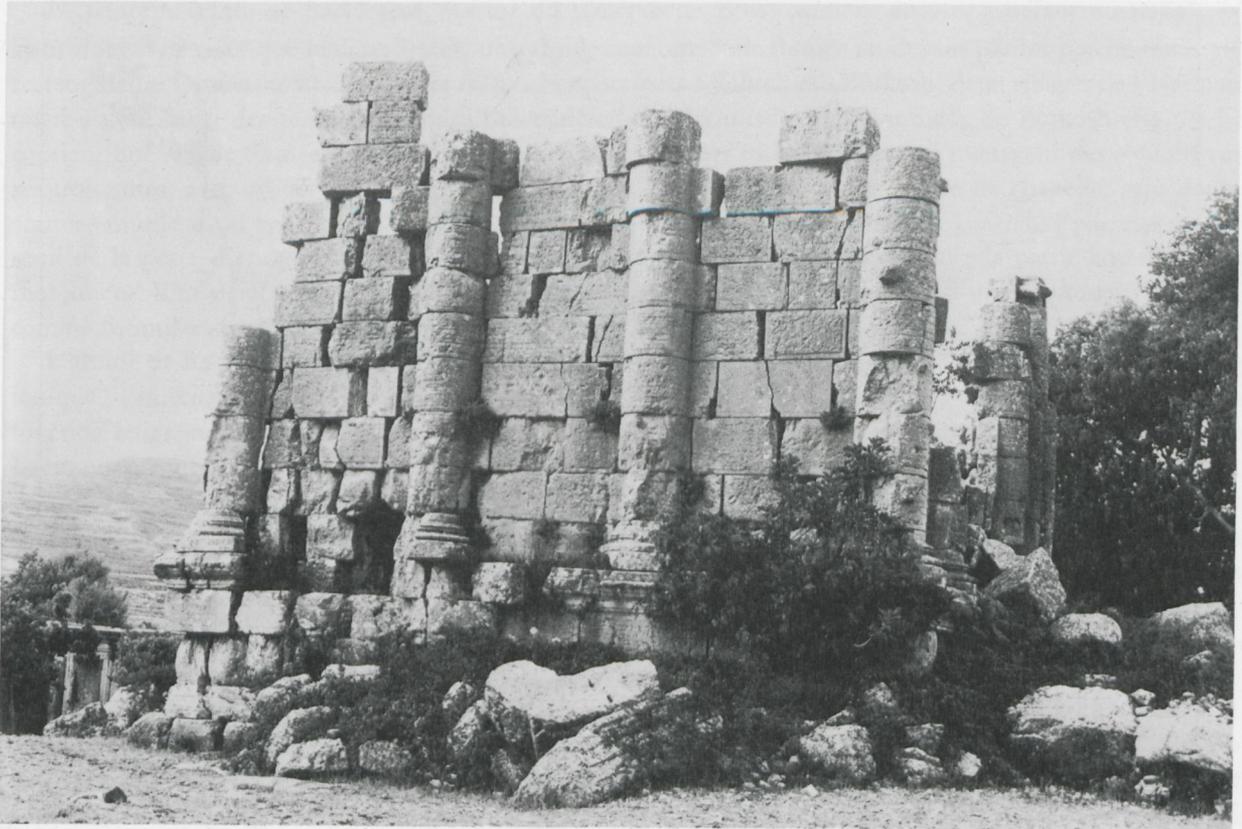


Fig. 78. Hoṣn Soleimān (Baetocaecé), temple

sur un haut podium muni du côté nord d'un long escalier divisé par deux paliers ; au milieu de la première volée, un autel a été placé.

La *cella* (fig. 78) ne conserve qu'une partie de ses murs, dont celui du côté ouest qui contient dans son épaisseur un escalier montant vers la charpente. Dans l'état actuel des ruines, aucune trace d'aménagement intérieur n'est plus reconnaissable. Cependant, le mur du fond double un mur plus ancien qui a conservé le départ d'un tympan, à peine plus haut que le niveau du podium plus récent. Ce podium englobe donc un premier temple (peut-être du milieu du I^{er} s.), ce qui explique son exhaussement considérable. En effet, si les murs du temple ancien ont été conservés sur toute leur hauteur, le niveau d'attente du podium était ainsi imposé. Du même coup, on s'aperçoit que l'ancienne *cella*, installée à peu près au niveau du *téménos*, a toutes les chances de s'être préservée dans le corps du podium de la *cella* nouvelle. Comme celui-ci comportait certainement une crypte (dont une fenêtre subsiste), cette pièce correspondait ainsi au lieu de culte primitif, surmonté sans doute par le *thalamos* du nouveau temple. Une fouille pourrait seule confirmer cette hypothèse. En général, les cryptes, telles que l'on trouve dans certains temples du Liban, à commencer par ceux de Ba'albek, ne conservent aucun élément qui pourrait les caractériser comme espace cultuel ; le *thalamos* dit libanais, une construction ouverte exhauscée au fond de la *cella*, semble procéder dans tous les cas assurés de l'imitation du type héliopolitain, la crypte résultant de la nécessité technique de fournir une substruction à la plate-forme. Nous ne savons pas si le temple de Baetocaecé reprenait la solution héliopolitaine pour son *thalamos*, ce qui serait le seul cas connu en dehors de la Beqā', ou si, au contraire, les bâtisseurs se sont efforcés d'intégrer l'ancien temple dans le nouveau.

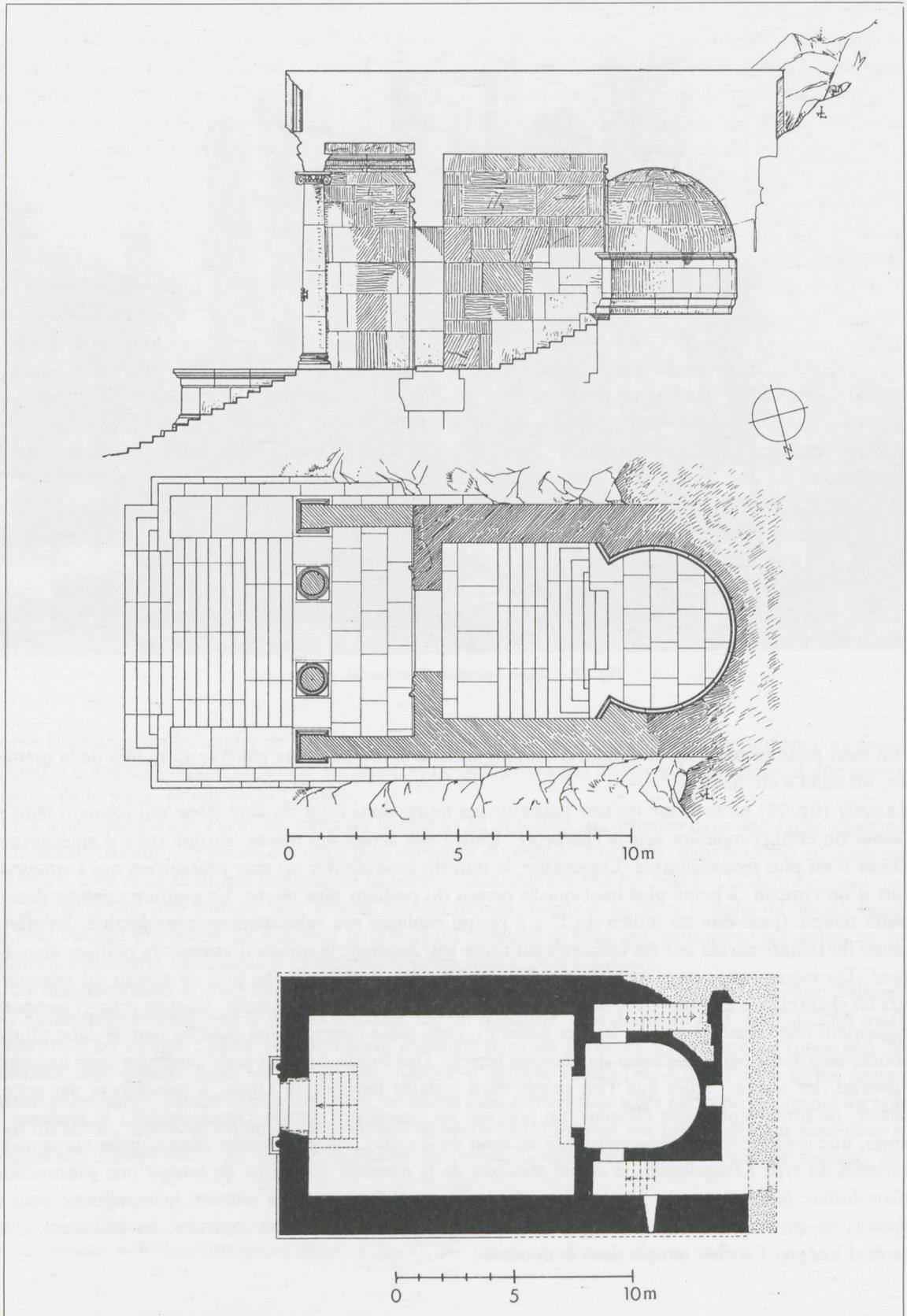


Fig. 79. a : Temple de Rahleh - b : Temple de Burkush

La petite enceinte de Baetocaecé, voisine du téménos de Zeus, contient encore, à défaut du temple *in antis* dont il ne reste que maigres traces, une abside monumentale fermée au-devant par un porche tétrastyle rectangulaire. Cette construction trouve de proches parallèles à Raḥleh et à Burkush, deux villages de l'Hermon où il y avait aussi des temples, aujourd'hui entièrement détruits²⁴. Le monument de Burkush (fig. 79, b) contient une abside fermée par-devant et inscrite dans les murs rectangulaires qui ménagent des couloirs sur ses trois côtés, avec un accès indépendant par derrière. Il s'agit donc d'une espèce de chapelle, sans doute voûtée, munie d'un système de protection. Au-devant, le sol de la cella est en contrebas par rapport au seuil de la porte d'entrée, peut-être ajoutée après coup, en même temps que toute la partie antérieure du monument. Il ne paraît pas, d'après la documentation disponible, que l'hypothèse d'une crypte sous l'abside, comme formulée dans la publication, soit à retenir.

L'abside de Raḥleh (fig. 79, a) est prise, elle, dans un bâtiment qui a l'aspect d'un temple *in antis* d'ordre ionique ; l'intérieur comporte un escalier qui monte vers l'abside en fer de cheval, voûtée en cul-de-four. La fonction religieuse de ces deux monuments semble évidente, ce qui permet de l'attribuer aussi à l'abside de Baetocaecé, qui s'apparente beaucoup plus à l'architecture des nymphées, mais qui n'en était certainement pas un. L'exèdre y est précédée de deux colonnes *in antis* et d'un porche, à la manière d'un temple, sans qu'il y ait une *cella* proprement dite. Tout un décor des niches à colonnettes s'y étale de part et d'autre de la niche centrale plus profonde. Le monument servait certainement à exposer des statues. Il se situe donc dans la même famille que le Tychaion de Şanamein ou l'exèdre de Shahbā.

Une place à part revient au temple de Dmeir au nord-est de Damas, conservé entièrement sauf le toit²⁵. Une inscription sur le soubassement indique que seule cette partie du monument était en place en 216, mais qu'un temple fonctionnait déjà à cette date, sans doute au même endroit. L'édifice a été terminé et consacré en 245 ; il est alors appelé *naos aeichalās*, ce dernier mot étant de toute probabilité une transcription de l'araméen *heikalā* (« temple »). L'expression suggère une particularité du culte et, en effet, le temple présente un dispositif unique : deux portes se font face sur ses côtés courts, de telle façon que l'espace dallé intermédiaire, qui ne recevait aucune installation culturelle, pouvait être traversé d'est en ouest. Au-devant de chaque porte, un vestibule était aménagé, ouvert par une large baie cintrée. Aux angles s'élèvent encore des tours couronnées des merlons, au-dessus des frontons postiches et du toit qui était probablement en terrasse. Une seule de ces tours était munie d'un escalier qui donnait accès, par-dessus la porte est, apparemment principale, aux étages de la tour voisine dont le rez-de-chaussée s'ouvrait vers l'espace intérieur orné de deux étages de pilastres. Les deux autres tours, dont les parties hautes étaient probablement accessibles de la terrasse, contiennent en bas deux chapelles carrées largement ouvertes vers l'intérieur.

Vraisemblablement, ces pièces servaient de reposoirs pour les objets sacrés, leur dédoublement répondant à une exigence du culte. Ce culte devait en outre prévoir des processions importantes qui expliqueraient l'agencement très particulier de ce temple. L'une des inscriptions du podium fait notamment état des idoles (*xoana*), habituellement fermées sous scellés, mais périodiquement portées en procession.

La déchéance politique et économique qui a frappé la ville de Palmyre à la suite des événements de la fin du III^e s., contribua à la conservation, dans ce site désormais isolé, des monuments nombreux de la grande époque, soit des trois premiers siècles ap. J.-C. Parmi eux, le temple de Bel, l'un des plus importants de la Syrie, a été récemment l'objet d'une excellente publication très détaillée qui a réussi à tirer au clair bien de problèmes qui gênaient la recherche²⁶. Il est ainsi acquis que la *cella*, remplaçant un édifice dont aucun élément certain ne subsiste en place, fut érigée selon le modèle qui est représenté par le temple d'Artémis à

24. D. KRENCKER et W. ZSCHIEZSCHMANN, *op. cit.*, p. 222 - 230, pl. 100 - 101, 105 ; p. 240 - 242, pl. 94 - 97.

25. R.E. BRÜNNOW et A. VON DOMASZEWSKI, *Die Provincia Arabia* III, Strasbourg 1909, p. 181 - 185 ; R. AMY, *Syria* 27, 1950, p. 83 - 87, E. BRÜMMER, *DaM* 2, 1985, p. 55 - 64.

26. H. SEYRIG, R. AMY et E. WILL, *Le temple de Bel à Palmyre*, Paris 1975.

Magnésie du Méandre, dû à Hermogène ; cette influence est sans doute indirecte, passant par des monuments perdus de l'Antioche hellénistique. Elevé avec le plus grand soin, selon les meilleurs procédés techniques de l'époque, le temple est certainement le mieux bâti parmi tous ceux que la Syrie ait conservés. L'ajustement des blocs et l'exécution des cannelures sont d'une précision jamais égalée à Palmyre, alors que les dimensions de certaines pierres, sans atteindre la démesure de Ba'albek, ont dû poser des problèmes de transport et de mise en place considérables. L'entreprise dépassait de toute évidence les disponibilités locales en main d'oeuvre qualifiée : le temple est en effet non seulement le premier grand édifice de Palmyre, mais aussi le plus important qui y fut jamais construit. Si le financement fut, pour une part au moins, assuré par les moyens locaux, comme le prouvent plusieurs inscriptions en l'honneur des donateurs, sans exclure un coup d'envoi du pouvoir impérial, les maîtres de chantier venaient d'ailleurs, probablement d'Antioche, selon l'hypothèse plausible d'E. WILL.

La *cella* se dresse au milieu d'une large cour entourée des portiques postérieurs à l'édifice. Plusieurs dépendances, comme l'autel des sacrifices, le bassin lustral ou une salle de banquets monumentale y ont été installées, devant le temple. Au début, cependant, la *cella* fonctionna dans un *téménos* beaucoup plus restreint. Le soubassement du temple, primitivement une *krépis* à trois marches continues, a été remanié en fonction de cet élargissement de la cour. En effet, le nivellement de celle-ci a mis à nu les fondations ; on y a remédié en recouvrant les marches par un podium à la romaine.

La *cella* (fig. 80) est entourée d'une *péristasis* pseudodiptère corinthienne ; les colonnes cannelées avaient des chapiteaux en bronze, appliqués sur des troncs en pierre qui seuls subsistent de nos jours. Cette colonnade, interrompue en face de l'entrée par un portail monumental inséré à la place des colonnes initialement prévues, était reliée aux murs de la *cella* par des poutres en pierre qui supportaient une toiture inclinée ; elles sont couvertes sur leurs surfaces verticales, pratiquement invisibles du sol lorsque les poutres étaient en place, des bas-reliefs de style palmyrénien, mais portent des rinceaux animés très classiques sur la tranche tournée vers le bas.

Une modification majeure par rapport au modèle suivi consista à fermer les petits côtés, tout en y maintenant deux colonnes ioniques *in antis*, et à installer l'entrée sur le long côté ouest. Cette innovation est intervenue déjà à l'étape de projet : le seuil de la porte a été posé avant le mur correspondant, et les colonnes ioniques sont engagées dans les murs pignons depuis les bases. Ainsi, les deux bouts intérieurs de l'édifice se prêtaient à recevoir deux chapelles l'une face à l'autre ; c'était là une exigence particulière, résultant des modalités de culte propres à ce sanctuaire, et nullement une survivance assyrienne comme l'a imaginé ALT (cf. ci-dessus).

Les murs de la *cella* sont d'une seule venue, bien que les travaux ont pu – et dû – durer assez longtemps : les fenêtres qui éclairaient l'intérieur, disposées par deux sur les longs côtés, au nord et au sud de la porte, diffèrent par le décor de leurs encadrements. Le premier témoignage sur l'existence du chantier date de 17 ap. J.-C. et le temple a été consacré le 6 Nisan 32, sans que l'on puisse affirmer qu'il était déjà complété à cette date.

On y accède par une rampe ajoutée après coup, à travers le portail et la porte qui ne sont pas situés au milieu du mur mais repoussés vers le sud pour laisser plus de place au-devant du *thalamos* nord, plus important que l'autre. Les deux chapelles sont conçues en façade comme des monuments indépendants insérés dans la *cella*, mais l'étude technique de R. AMY a clairement démontré que leur construction s'est faite en même temps que celle des murs extérieurs courts. Malgré le raccord manqué entre le *thalamos* sud et les fenêtres voisines, le temple n'a donc jamais fonctionné sans les deux *thalamos*, et c'est leur présence qui imposa la situation particulière de l'entrée.

Le *thalamos* nord (fig. 81) est formé par une chambre surélevée dont l'escalier d'accès a disparu, flanquée à droite d'une pièce annexe, à gauche d'un escalier montant vers le toit. La plafond de la chambre, évidé en forme de coupole dans un seul bloc, porte les bustes des sept divinités planétaires dans le cercle du

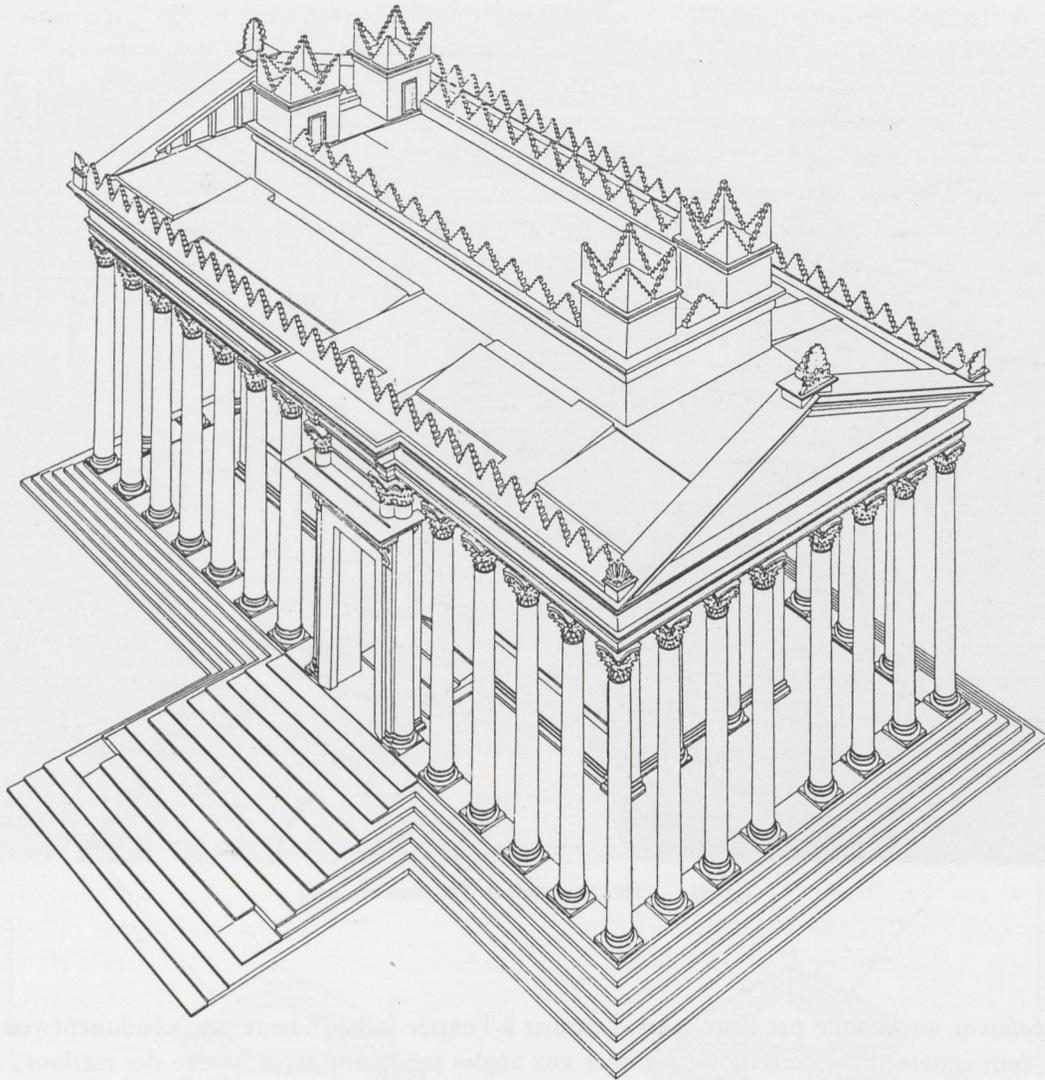


Fig. 80. Palmyre, temple de Bêl, cella

zodiaque, alors que le linteau de la baie présente un aigle éployé sur le fond du ciel étoilé. Cette symbolique cosmique rend compte du caractère de maître de l'univers, prêté à Bel ; on la comparera au décor du temple de Baalshamîn (ci-après), divinité parallèle qui exerçait les mêmes fonctions, mais était d'origine différente. L'image de culte, selon une hypothèse récente de M. PIETRZYKOWSKI, était un bas-relief fixé sur le mur de fond du *thamos*.

En face, le *thamos* sud était une chambre fermée par un chancel amovible ; on y accédait par un plan incliné aux marches basses, ce qui conduit à penser que la pièce abritait des objets périodiquement sortis et menés en procession. Peut-être faut-il aussi y placer le lit d'apparat de Bel, attesté par des tessères et des inscriptions.



Fig. 81. Palmyre, temple de Bêl, *thalamos* nord

Ce *thalamos* est flanqué par deux cages d'escalier à l'entrée indépendante, qui conduisent vers le toit. Celui-ci était certainement en terrasse, marquée aux angles par quatre tours bordée des merlons ; d'autres merlons couraient sur les côtés longs de la *péristasis* nettement plus bas, entre les frontons postiches des côtés courts. On a pensé à restituer sur cette terrasse des autels, ce qui expliquerait l'importance des moyens d'approche vers les parties hautes de l'édifice.

On a remarqué que les façades des *thalamos* imitent des monuments en profondeur : un prostyle hexastyle au sud, un distyle *in antis* au nord, avec chaque fois la porte ramenée au même plan que les colonnes. On pourrait donc penser que ces façades reproduisent les chapelles primitives du sanctuaire, si la ressemblance avec, respectivement, le portail et un côté court du temple n'était pas plus convaincante.

La *cella* de Baalshamîn, installée en 130 ou peu avant au milieu d'un *téménos* complexe à plusieurs cours, qui date du début de notre ère, est d'aspect très romain : prostyle à quatre colonnes avec une en retour, de proportions vitruviennes, ce petit temple se distingue cependant par la présence de consoles sur les colonnes, à la mode de Palmyre, et de fenêtres latérales, mais surtout par son *thalamos* (fig. 82)²⁷. Celui-ci est constitué par une exèdre, peut-être fermée par un rideau, flanquée de deux pièces d'angle. Les ailes étaient ornées

27. P. COLLART et J. VICARI, *Le sanctuaire de Baalshamîn à Palmyre I-II*, Rome 1969 ; pour le *thalamos* de Baalshamîn : M. GAWLIKOWSKI et M. PIETZYKOWSKI, *Syria* 57, 1980, p. 421 - 452.

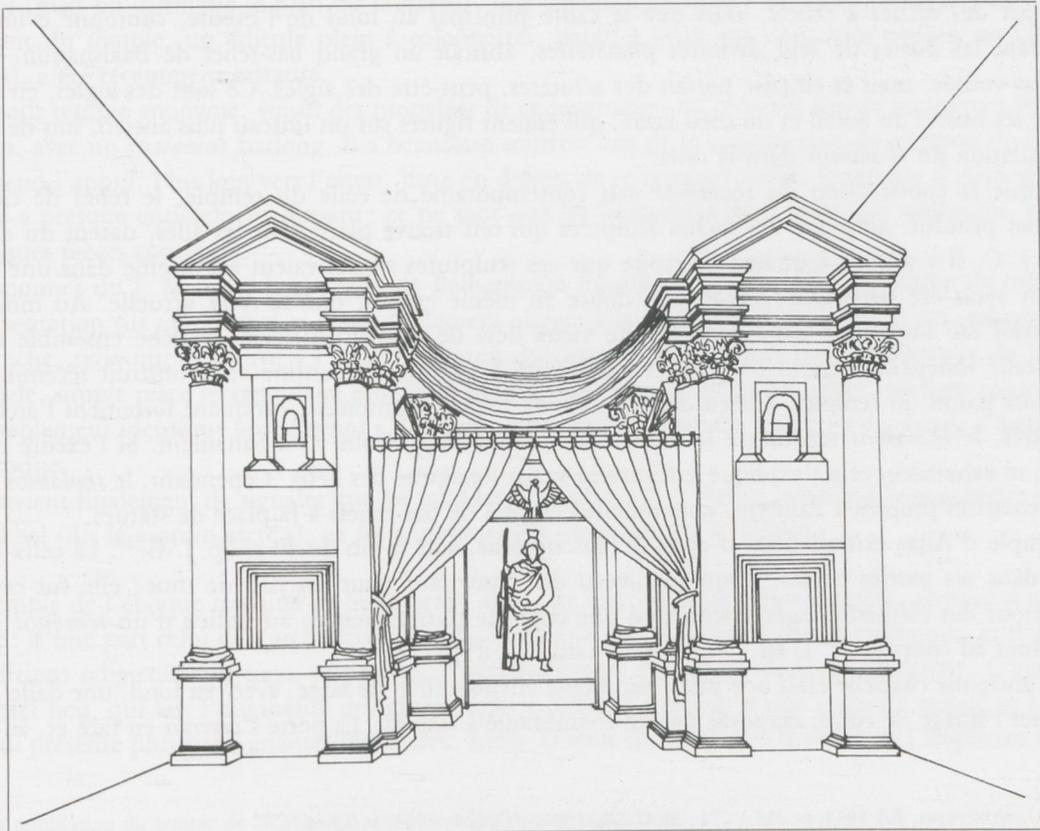


Fig. 82. T. de Baalshamîn a almyre. a : Cella. - b : Reconstruction du adyton

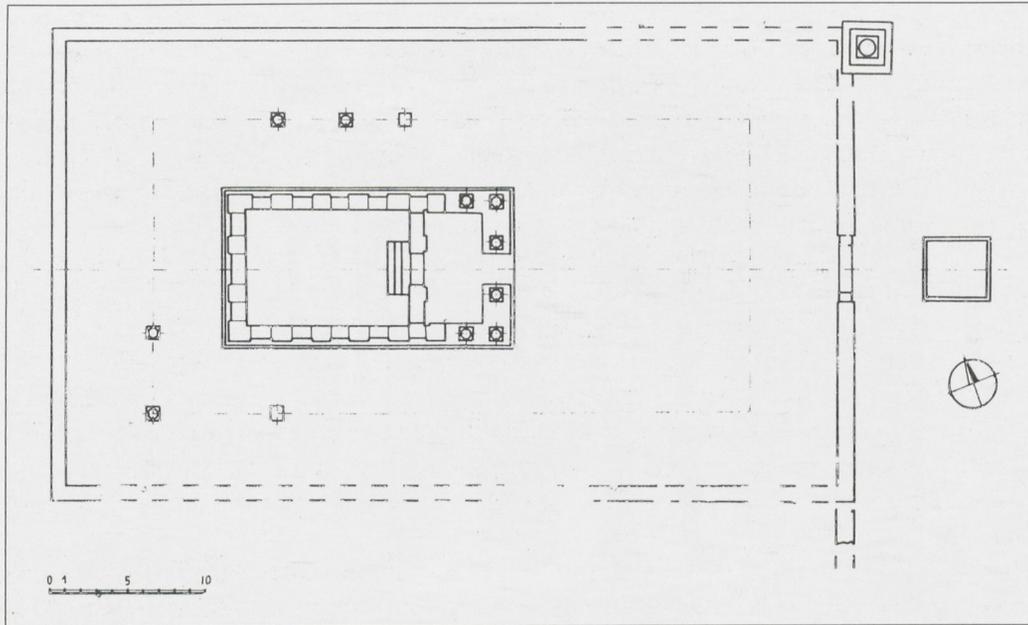


Fig. 83. Palmyre, temple d'Allat (d'après *DaM* 1)

de face par des niches à reliefs, alors que le cadre principal au fond de l'exèdre, couronné d'un linteau représentant les bustes de sept divinités planétaires, abritait un grand bas-relief de Baalshamîn. L'exèdre n'était pas voûtée, mais sa cimaise portait des acrotères, peut-être des aigles. Ce sont des aigles, en tout cas, ainsi que les bustes du Soleil et du dieu Lune, qui étaient figurés sur un linteau plus ancien, mis de côté lors de l'installation du *thalamos* dans la cella.

Bien que la construction du *thalamos* soit contemporaine de celle du temple, le relief de culte avec son linteau primitif, ainsi que les niches sculptées qui ont trouvé place dans les ailes, datent du début du I^{er} s. ap. J.-C. Il y a donc tout lieu de croire que ces sculptures se trouvaient à l'origine dans une chapelle qui paraît avoir été barlongue, située sans doute au même endroit que la *cella* actuelle. Au moment où celle-ci avait été implantée dans le sanctuaire vieux déjà de plus d'un siècle, le riche ensemble décoratif y fut installé indépendamment (il a pu être démonté à l'époque byzantine et reconstruit récemment sans toucher aux parois du temple). Conçu dans le style de l'époque antonine, évoquant fortement l'architecture des théâtres, le *thalamos* représente le même schéma que nous avons vu à Şanamein. Si l'exèdre n'est pas couverte, ni exhaussée, cela s'explique suffisamment par l'exiguïté des lieux. Cependant, le *thalamos* reprend des particularités propres à Palmyre, notamment l'emploi de bas-reliefs à la place de statues.

Le temple d'Allat existait déjà, d'après les inscriptions, vers la fin du I^{er} s. ap. J.-C.²⁸ La cella du II^e s. subsiste dans ses parties basses, jusqu'au niveau des bases sauf pour un pan de mur ; elle fut cependant érigée autour des éléments jugés essentiels d'une chapelle plus ancienne, au milieu d'un *téménos* rehaussé des colonnes au cours du I^{er} s. ap. J.-C. et plus tard (fig. 83).

Cette ancienne chapelle était une pièce barlongue environ 10 m de large, avec, au fond, une dalle destinée à supporter l'image de culte, encadrée par un chambranle à rinceau. La porte s'ouvrait en face et, au-devant,

28. M. GAWLIKOWSKI, *RA* 1977, p. 253 – 274 ; M. GAWLIKOWSKI, *DaM* 1, 1983, p. 59 – 67.

un autel était posé sur un dallage. Le monument ne conserve que ses fondations, mais des fragments épars permettent de lui supposer un décor consistant en merlons, aigles et chapiteaux ornés des têtes.

La *cella* du II^e s. ressemblait fortement à celle de Baalshamîn, à peu près contemporaine ; les parois articulées par des pilastres, un pronaos profond tétrastyle avec une colonne en retour de chaque côté, un podium très bas, sont des caractéristiques communes aux deux monuments. Cependant, la présence des fenêtres ne peut plus être vérifiée. Pourtant, l'intérieur du temple d'Allat est très différent, du fait de l'inclusion des vestiges antérieurs. Tandis que les bâtisseurs du temple de Baalshamîn ont construit un *thalamos* en même temps, tout en incorporant dans celui-ci certains éléments sculptés de la chapelle qui précéda le temple, l'architecte d'Allat a pieusement gardé les fondations anciennes. Il en résulte une particularité très notable : l'intérieur est en contrebas par rapport au niveau d'assise du nouveau temple. En effet, le stylobate du porche, qui correspond au niveau du seuil de la *cella*, entoure en son milieu une surface plus basse, alors que le sol de la *cella*, qui est à peu près celui de la chapelle primitive, se trouve encore plus bas et exigeait des marches pour y accéder depuis la porte. Les côtés longs, au-devant de la niche primitive toujours en place, accueillait des banquettes, qui d'ailleurs reprenaient peut-être une installation antérieure à ciel ouvert. Le mur de front de l'ancienne chapelle a disparu, mais on est certain que la *cella* nouvelle ne constituait pas dès le début une pièce unique.

Une réfection tardive, sans doute vers la fin du III^e s., a ajouté un baldaquin tétrastyle au-devant de la niche du fond, destiné à abriter la statue de culte qui, elle, est contemporaine de la construction de la nouvelle *cella*, au II^e s.

Le temple de Nābū, installé dans la cour trapézoïdale du I^{er} s. qui tournait le dos à la Grande Colonnade, date aussi dans son état actuel du II^e s.²⁹. Dressé sur un haut podium, entouré d'une *péristasis* corinthienne, il était accessible par une volée de marches depuis les propylées au sud. Les murs de la *cella* ne sont pas conservés, mais on distingue le plan du *thalamos*, une chambre exhaussée flanquée de deux pièces d'angle. Au-devant du temple, un édicule plein à colonnettes, pareil à ceux qui nous sont connus au Liban (voir ci-dessus), a été récemment restauré.

Un petit temple anonyme, voisin des propylées de ce sanctuaire, ne conserve que le podium et les amorces des murs, avec un *thalamos* barlong. Il a beaucoup souffert lors de la construction du rempart de Dioclétien qui y prend l'appui. Plus loin vers l'ouest, juste en dehors de ce rempart tardif, le temple d'Arṣū récemment identifié a presque entièrement disparu ; ce ne sont que les fondations de la *cella* qui subsistent, avec celles de quelques pièces contiguës.

Au sommet du J. Munṭar, la chapelle de Belḥammôn fondée en 89 ap.J.-C., en forme de tour d'après sa représentation sur une tessère, a été radicalement altérée lors de sa transformation en un *walī* musulman. En revanche, celle qui se trouve à l'extrémité ouest du complexe du théâtre sous le portique de la Grande Colonnade, simple pièce rectangulaire munie au fond d'une niche pour un bas-relief, est bien conservée. Elle est probablement identique au « *parinos* » de l'inscription de 149, trouvée à côté, et consacrée à Samabôl, Isis et Aphrodite.

Il convient finalement de signaler que les temples d'Atargatis et d'Hélios, ainsi que le sanctuaire d'Aglibôl et Malakbel (dit le « jardin sacré »), ne sont toujours pas identifiés sur le terrain.

Le temple de l'époque romaine en Syrie paraît donc, au bout de cette brève enquête, porteur d'un double héritage : d'une part celui de l'architecture hellénistique qui a déterminé sa forme extérieure, et d'autre part des traditions religieuses du pays, responsables notamment de l'aménagement du *thalamos*. C'est celui-ci, en premier lieu, qui fait l'originalité des monuments syriens ; il procède d'une chapelle exiguë et à l'origine isolée qui présente plusieurs variantes régionales. Ainsi, la zone désertique et la vallée de l'Euphrate marquent

29. La publication du temple de Nebô par A. BOUNNI est sur le point de paraître.

une préférence pour la forme barlongue, sous l'impulsion de la Mésopotamie où nous la retrouvons à Hatra. Le Sud préférait la chapelle carrée qui, une fois intégrée dans une cella, appelait nécessairement des annexes latérales. Souvent exhaussée, elle forme une édicule bien distinct à l'intérieur du temple. Dans certains cas, enfin, le *thalamos* adopte la forme arrondie, empruntée au répertoire de l'architecture classique, toujours avec des annexes latérales.

Des particularités signaleront parfois l'extérieur de certains monuments : le toit en terrasse, des merlons, des tours d'angle indiquent autant de survivances de l'architecture traditionnelle du pays d'avant l'hellénisation. A l'exception de la zone désertique, l'assimilation du type classique de temple est en effet accomplie vers le début de notre ère, mais à Palmyre, il faut attendre le II^e s. pour que certains sanctuaires se voient dotés d'une *cella*. Ce sont les régions qui ont connu, vers la fin de l'époque hellénistique, le phénomène de sédentarisation des tribus arabes, qui nous ont préservé les exemples de la chapelle archaïque, avant son insertion sous forme de *thalamos* dans un temple hellénisé.

Une nette rupture sépare, en revanche, les temples de Syrie des églises du IV^e s. Malgré certaines ressemblances, notamment en ce qui concerne les rares *thalamos* à abside, les basiliques chrétiennes reprennent un modèle créé ailleurs, pour lui imprimer à leur tour la marque régionale, mais d'une façon tout différente.

Bibliographie

voir l'article de J.-M. DENTZER (*supra* p 320 s.)